Une archive de Gaza à l'épreuve du présent

En 2018, l'artiste Kegham Djeghalian Jr retrouve trois boîtes de négatifs laissées par son grand-père, fondateur en 1944 du premier studio photographique de Gaza. Il en a fait une exposition itinérante à travers le monde, dont le parcours et la réception disent beaucoup de ce qu'on demande aujourd'hui à une image de Gaza.

Par Basma Mansour



Kegham Djeghalian Sr devant son studio à Gaza, mi-1970

Au départ, il y a peu de chose. Trois boîtes rouges de négatifs et quelques souvenirs de famille épars. En 2018, l'artiste palestinien-arménien Kegham Djeghalian Jr retrouve ces boîtes oubliées au fond de la penderie de son père, au Caire. Les négatifs sont ceux de son grand-père, dont il porte le nom. Survivant du génocide arménien, Kegham Djeghalian senior avait appris la photographie en Palestine mandataire avant d'ouvrir en 1944 le premier studio professionnel de Gaza. Il ne travaillait pour aucune publication, il avait juste envie de tout documenter : les mariages, les fêtes, le quotidien, mais aussi les camps de réfugiés nés de la Nakba et le massacre de Khan Younès, en 1956. Quand il meurt à Gaza en 1981, le studio passe aux mains de son assistant Maurice Tarazi, puis au frère de celui-ci, Marwan, qui conserve une part importante des archives. Pendant des décennies, ces images restent inaccessibles à la famille.

Partageant sa vie entre Le Caire et Paris, Kegham Djeghalian Jr présente pour la première fois les images de son grand-père en mars 2021 pendant la Cairo Photo Week. Deux mois plus tôt, il avait réussi à établir un contact avec Marwan Tarazi, qui lui avait montré pendant un appel vidéo les tirages les plus célèbres du studio. L'artiste en a gardé des captures d'écran qu'il a choisi de montrer telles quelles, parce que ces photographies, dit-il, leur avaient été refusées, à lui et à sa famille, pendant des décennies. Il forge alors la notion d'« histoires interrompues ». Il présente les images sans dates ni légendes, les classe par thèmes plutôt que par époques, et parle d'une *unmade archive*, une archive ouverte.

Des histoires interrompues

Le fait de retirer les légendes à des images palestiniennes a une histoire. En 1983, Edward Saïd obtient d'exposer des photographies de Palestiniens dans le hall de la Conférence de Genève, mais l'Onu l'autorise seulement à mentionner les noms des lieux. Les images sont admises, leurs récits non. Quarante ans plus tard, l'écrivain et journaliste palestinien Mohammed El-Kurd décrit un régime inverse. En février 2023, dans sa conférence donnée à Princeton, puis dans l'ouvrage *Perfect Victims and the Politics of Appeal* (Haymarket, 2025), il montre que la parole palestinienne est désormais admise, à condition de prouver son humanité. La sympathie va à la « victime parfaite », assez meurtrie pour ne rien revendiquer. La légende avait servi à faire taire. Elle sert désormais à instruire un dossier. En refusant la légende, Kegham Djeghalian Jr soustrait les photographies de son grand-père à ce dossier. Le geste a un revers, et c'est le premier piège d'une telle exposition. Une image sans date échappe au tribunal. Elle laisse aussi au spectateur le soin de fournir le contexte, et le spectateur le fournit toujours avec ce qu'il sait déjà, ou avec ce qu'on lui a appris à croire.

Le 19 octobre 2023, une frappe israélienne touche l'enceinte de l'église grecque orthodoxe Saint-Porphyre, où des centaines de civils s'étaient réfugiés. Marwan Tarazi y est tué avec sa femme et sa petite-fille. Pour Kegham Djeghalian Jr, cette mort signifie la perte définitive de l'archive de Kegham restée à Gaza. L'inachèvement a cessé d'être une posture curatoriale pour devenir un fait de guerre. Les « histoires interrompues » ne relèvent plus de la métaphore.

Avant, mais avant quoi ?

C'est à ce moment qu'éclate la controverse autour du mot « avant ». L'artiste découvre que *Vice* a republié l'entretien qu'il lui avait accordé en 2021, en y ajoutant du contexte sur la prise de pouvoir du Hamas, survenue des décennies après la mort du photographe. Les mêmes mariages, les mêmes plages deviennent la Gaza d'avant le Hamas. Kegham Djeghalian Jr proteste. Son « avant » à lui était celui de l'occupation israélienne, et toutes les images confiées au magazine dataient d'avant 1967. Le premier piège montre là toute sa portée. L'archive refusait de dater. Chacun lui fournit sa date, et chaque date raconte une histoire politique différente. Avant l'occupation, avant le blocus, avant le Hamas, avant les horreurs, le mot sert à tout le monde, et la politique de ces images tient tout entière dans ce qu'on met après lui.

Une exposition rend une archive visible mais ne la protège pas nécessairement. Montrer coûte peu, conserver engage, et le projet a circulé d'autant mieux que son objet devenait irrécupérable



Studio Photo Kegham sur la rue Omar al Mokhtar, Gaza, c. 1960



Auto-portrait de Kegham Djeghalian Sr avec ses enfants, Gaza, c.1952

La réception change ensuite de ton, et pas dans un seul pays. En avril 2024, quand le projet revient au Caire à l'Institut français d'Égypte, la presse cairote souligne qu'il résonne plus que jamais, alors que les bombes continuent de tomber sur Gaza. Kegham Djeghalian Jr parle désormais d'une historiographie alternative face à l'effacement. Un petit-fils qui déballait des boîtes se trouve chargé de porter une mémoire collective. L'exposition passe par la Photographers' Gallery de Londres, puis en 2025 par la Fonderie Kugler de Genève et la 16e Biennale de Sharjah, placée sous le signe de l'acte de porter (« to carry »). À Sharjah, la façade du studio est reconstruite dans le vieux souk, entre les échoppes. La critique du journal égyptien *Mada Masr* trouve l'apparition de Gaza au milieu de ce marché déroutante, et juge que la réplique soignée frôle le fétichisme. Le deuxième piège est là. Une archive qui refusait de clore son récit reçoit un décor, et un lieu dont on voit chaque jour la destruction devient une scène qu'on visite, reconstituée ailleurs pour d'autres.

Le projet a été exposé pour la première fois en France au Centre Photographique Marseille (CPM) du 16 mai au 12 septembre 2026, sous le titre « Photo Kegham de Gaza, une archive inachevable ». Réunissant environ trois cents images sur les quelque neuf cents retrouvées dans les boîtes, elle s'inscrit dans le cadre de la Saison Méditerranée et dans la programmation satellite des Rencontres d'Arles. Le CPM place l'exposition sous la notion d'« histoires interrompues », notant que la recherche, d'abord centrée sur la figure du grand-père, s'est ouverte peu à peu à une lecture plus large de Gaza. On y voit un parti pris anti-archivistique, une para-archéologie qui préfère le fragment à la reconstitution chronologique.

« Des gens libres, qui rient, qui dansent »

La presse, elle, converge. *Arab News* décrit des échos poignants d'un temps meilleur, désormais impossiblement lointain. L'AFP cite une visiteuse marseillaise qui a l'impression de feuilleter un album de famille, évoque une Gaza « *que nous ne connaissons plus* ». Le site *Toutma* titre sur les « *fragments de la vie d'avant* » et dit avoir découvert « *des gens libres, qui rient, qui dansent* », une Gaza qu'on aurait tendance à oublier en Occident. Le troisième piège se présente comme de la bienveillance. Ces textes ne parlent pas tous d'humaniser, mais leur logique y conduit. Si ces images rendent aux Gazaouis leur humanité, c'est qu'elle manquait aux images de la guerre, comme si la souffrance retirait quelque chose à ceux qui la subissent. Et cette humanité ne revient qu'avec ce que le spectateur reconnaît de sa propre vie, un mariage ou une plage. Le Gazaoui « normal » doit être assez semblable pour qu'on le reconnaisse. Dans les deux cas, on exige une preuve, et le regard extérieur reste juge de sa valeur.

Le quatrième problème se joue loin des salles d'exposition. En 2021, plusieurs pistes existaient pour sauver le fonds resté à Gaza : le centre d'archives numériques du Palestinian Museum proposait de le numériser, tandis que certains suggéraient de le faire acheter par une institution européenne. Aujourd'hui, le sort de ces négatifs est inconnu. Entre-temps, les trois boîtes du Caire ont fait le tour du monde de l'art. Une exposition rend une archive visible mais ne la protège pas nécessairement. Montrer coûte peu, conserver engage, et le projet a circulé d'autant mieux que son objet devenait irrécupérable. Ce parcours dit quelque chose du monde qui l'accueille. Depuis 2023, l'image de Gaza vit sous deux régimes. Les images prises dans la bande par ses habitants sont reçues comme des témoignages à vérifier, soupçonnées avant d'être crues. Les images de son passé entrent dans les biennales et les centres d'art, où on les reçoit avec émotion. La Gaza d'hier est recevable, celle d'aujourd'hui doit encore se justifier. L'importance du projet tient à ce qu'il rend cette asymétrie visible. Du 16 octobre au 15 novembre 2026, le projet sera présenté au Royaume-Uni, dans le cadre du Bristol Photo Festival. Les négatifs de « Photo Kegham » voyagent, mais les habitants de Gaza ne sortent de la bande qu'au compte-gouttes ✳

— « Photo Kegham », par Kegham Djeghalian Jr, The Welcome Building, Avon Street, Bristol BS2 0QF, du 16 octobre au 15 novembre 2026.

La Gaza d'hier est recevable, celle d'aujourd'hui doit encore se justifier. L'importance du projet Photo Kegham tient à ce qu'il rend cette asymétrie visible



Bal masqué à Gaza, photo par Kegham Djeghalian Sr, mi-1960s